

Jocelyn Létourneau  
*Je me souviens ? Le passé du Québec dans la  
 conscience de sa jeunesse*

Montréal : Fides, 2014. 251 pages.

**Harold Bérubé**

Université de Sherbrooke

Il est difficile de recenser cet ouvrage sans tenir compte du contexte dans lequel il s'inscrit, notamment le débat sur l'enseignement de l'histoire au Québec. Ce débat, qui génère toujours un grand nombre de publications, prend de plus en plus la forme d'un dialogue de sourds où les mêmes positions sont défendues par ses principaux protagonistes avec un manichéisme qui va en s'accroissant. Mais si ce débat pèse sur l'ouvrage comme une ombre, il n'en résume pas le propos. Dans les circonstances, j'essaierai de le recenser tel qu'en lui-même, mais on comprendra qu'il est difficile de faire abstraction de la position qu'occupe son auteur dans ce débat.

Ce livre n'est pas un essai. Il s'agit plutôt des résultats, encore exploratoires, d'une recherche menée sur un vaste corpus rassemblé par Jocelyn Létourneau et son équipe depuis une dizaine d'années (et disponible en ligne). Le corpus en question est composé des réponses de plus de 3400 étudiants de différents niveaux à la question : « Si vous aviez à résumer, en une phrase ou une formule, l'aventure historique québécoise, qu'écririez-vous personnellement ? » Ces réponses permettent à l'auteur d'explorer les représentations du passé québécois qu'ont adoptées ces jeunes. L'idée a beaucoup de mérite. Comme Létourneau, les sondages qui mesurent les carences dans les connaissances factuelles des jeunes me laissent indifférent. La nature et les caractéristiques de leur rapport à leur histoire me semblent des sujets beaucoup plus riches. Cela dit, la méthodologie déployée par l'auteur pour arriver à ses fins, clairement présentée au premier chapitre, n'est pas sans poser quelques problèmes.

Premièrement, l'échantillon utilisé, bien que quantitativement impressionnant, a plusieurs défauts. Composé d'étudiants des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> niveaux du secondaire, mais aussi des niveaux collégial et universitaire, il laisse en plan ces jeunes, tout de même nombreux, qui quittent l'école en cours de route. Au niveau universitaire, il

comprend essentiellement des jeunes des sciences sociales. Sur le plan géographique, les étudiants de la ville de Québec y sont surreprésentés, alors que ceux de Montréal sont sous-représentés. La part anglophone du groupe est également assez restreinte. J'admets tout de même, à l'instar de Létourneau, que ces défauts ne sont pas suffisants pour invalider ses résultats.

Deuxièmement, selon l'auteur, analyser ces locutions permet d'accéder « à quelque chose de plus grand, de plus profond et de plus déterminant que ce qu'elles font apparaître *a priori* ». Il faut dire qu'il en fait souvent une lecture très généreuse (par exemple, l'énoncé « Pepsi is more popular than Coke. » constituerait une « façon particulièrement subtile d'évoquer la distinction québécoise » (32)). Plus sérieusement, Létourneau espère analyser, à travers ces locutions, la *conscience historique* des étudiants, définie comme « ce qui relève de la préhension et de la compréhension active et réfléchie de ce qui fut, sorte d'intellection ou de conceptualisation plus ou moins élaborée d'informations premières ou d'expériences brutes touchant le passé, informations et expériences dès lors portées à un niveau secondaire d'assimilation et d'appropriation ». C'est une notion qu'il oppose à la *mémoire historique*, « constituée de savoirs entassés, vaguement organisés et faiblement fécondés » (13). J'avoue que la distinction me semble spéculative, l'idée de réduire la notion de mémoire historique à un simple assemblage factuel dénué d'interprétation ou de sens ne rendant pas justice au riche corpus de recherches qui traite du sujet. Cette distinction semble essentiellement destinée à l'éloigner de ceux qui « ont tenté de prendre la mesure des connaissances historiques des jeunes en se décourageant [...] de leur amnésie putative et en blâmant les institutions responsables de l'enseignement de l'histoire » (17-18).

Les données rassemblées sont présentées et soumises à une première analyse dans les huit chapitres qui suivent : d'abord sous la forme d'un portrait général, ensuite selon le niveau des études, et enfin, selon quelques découpages complémentaires (langue, sexe, géographie). Les derniers chapitres permettent à l'auteur de s'intéresser plus particulièrement à la place (très limitée) du Canada et des Autochtones dans ces représentations, de mesurer la distance qui sépare ces jeunes du reste de la société québécoise et de réfléchir à l'impact de la réforme scolaire de 2007 sur son échantillon. Les résultats ne sont pas sans intérêt, même si quelques-unes des conclusions proposées sont peu étonnantes, voire banales. On ne sera pas surpris par exemple de constater que les énoncés se raffinent à mesure que l'on passe d'un niveau scolaire à l'autre ou qu'il y a un fossé entre anglophones et francophones pour ce qui est de leur vision du Québec et de son passé. Il est tout de même intéressant de constater, par exemple, que la réforme de 2007 semble avoir eu un impact assez limité, ou encore que plus les étudiants sont instruits, plus ils ont tendance à adopter cette vision de l'histoire du Québec que Létourneau cherche à combattre (« le récit tragique et malheureux du passé québécois » (239)). D'ailleurs, les locutions dites « positives » se caractérisent généralement par leur caractère vague, jovialiste et pauvre en contenu historique (par exemple, « Le Québec c'est une communauté pour vivre »). Au final, ces résultats, bien qu'intrigants, demeurent terriblement préliminaires et sont présentés dans des chapitres qui sont écrits dans un français parfois jargonnel et selon une structure qui est reprise presque mécaniquement d'un chapitre à l'autre, occasionnant

un grand nombre de répétitions.

Mais revenons brièvement au débat sur l'enseignement de l'histoire au Québec (auquel nous ramène assez brutalement l'auteur en conclusion). La majorité des lecteurs de cette recension en connaissent probablement les principaux protagonistes, ainsi que les grandes lignes de leur argumentaire. Pour ceux-là, la conclusion de l'ouvrage sera assez peu satisfaisante. Plutôt que de construire sur l'analyse préliminaire offerte dans les chapitres précédents et d'offrir quelques pistes analytiques à approfondir pour comprendre ces résultats, Létourneau y va d'une autre salve en faveur du « passage à l'avenir » qu'il a défendu ailleurs, préférant contribuer à un débat devenu stérile plutôt que de rendre justice aux résultats préliminaires rassemblés dans les chapitres précédents.

L'auteur souligne en introduction que l'ouvrage est la première étape d'une étude plus approfondie sur la socialisation des jeunes par l'histoire. C'est avec impatience que j'attendrai les suites du projet, espérant qu'elles laisseront de côté les comptes à régler avec l'adversaire pour nous en dire plus sur la façon dont se construisent les représentations de l'histoire de la jeunesse québécoise.